Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 35

Artikel: Dans la saison des roses
Autor: Lindenmann, Marie de
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180922

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

jeta l'épouvante au milieu de leurs rangs. Il est facile de comprendre la surprise et la terreur des Occidentaux, habitués aux luttes loyales de leurs pays, lorsque tout à coup ils se trouvaient en face d'une attaque si étrange et si impétueuse.

Qu'on se représente un chevalier chrétien enfermé dans une étroite armure, et qui tout à coup voit arriver sur lui, au galop de son cheval, un musulman armé du feu grégeois. Avec la *lance à feu*, le Sarrasin dirige la flamme ardente contre le visage de son ennemi; avec la *massue à asperger*, il couvre sa cuirasse du mélange enflammé, et le guerrier, tremblant, éperdu à cette apparition magique, se croît, avec horreur, à demi consumé dans son armure brûlante.

Les modes chez nos ancêtres.

Vers le milieu du quatorzième siècle, des modes nouvelles s'introduisirent à Zurich, ensuite du séjour qu'y fit l'empereur Charles IV, comme médiateur entre le duc Albert d'Autriche et les Suisses.

Avant cette époque, les habitants de l'Helvétie portaient généralement la tête découverte, et le bonnet désignait l'autorité des chefs de la magistrature; de longs cheveux que les femmes commencèrent alors à friser en boucles, tombaient, dans les anciens temps, négligemment et sans art sur les épaules, les femmes les entremêlaient de fleurs et de rubans.

Un gilet à manches pour les hommes, un corset pour les femmes étaient la première pièce de leur habillement, sur lequel les hommes portaient un justeaucorps, les femmes une robe, tous deux sans manches et descendant très bas. Les femmes attachaient leur robe au bas de la taille avec une ceinture. Le général des hommes portait des haut de chausses ; d'autres se contentaient de tirer la toile de leur genouillière de la botte aussi haut qu'elle pouvait aller. Quant aux souliers, chacun les portait sans art, à la forme de son pied.

Peu à peu ces modes anciennes éprouvèrent quelque altération, on commença par se peigner les cheveux ; la manche gauche du gilet devint d'un autre drap que la droite, et la couleur qu'on lui donnait, en désignant les divers partis, leur servait de point de ralliement. On les embellit aussi d'ornements, d'or, d'argent, de soie, de petites pièces de différentes formes, sur lesquelles se brodaient en soie, or ou argent, les signes du parti auquel on appartenait. Quelques-uns portaient pendus à leur cou des portraits ; d'autres s'entouraient le corps de rubans. Les bonnets de femmes brillaient de soie, d'or, d'argent et de bijoux ; mais la plus grande magnificence se remarquait dans les ceintures avec lesquelles les femmes attachaient leurs robes bigarrées et qu'elles décoraient de franges et d'autres ornements.

Quant aux souliers à bec, ainsi que la bague au gros orteil, c'était un rafinement de vanité qu'on n'aperçut que dans le 16e siècle.

Dans l'espace de 30 ans, ces modes passèrent de la noblesse aux classes inférieures. Le gilet à capuchon devint commun parmi les bourgeois, les paysans et même les bergers.

Alarmé de ces innovations, le magistrat de Zurich établit des lois somptuaires contre ces abus. Non-seulement il réglementa l'habillement, mais il réprima le luxe qui commençait à se montrer dans les mœurs ; il fit des ordonnances contre les trop grands repas usités dans les fiançailles, et contre les présents considérables que faisait l'époux à son épouse le lendemain des noces. Il ne permit la danse qu'à l'occasion de la prise d'habit d'une religieuse, ou pour une noce, et établit enfin des peines sévères contre les femmes qui, sous prétexte d'assister à la messe, attiraient à elles des jeunes gens.

Dans la saison des roses.

(D'après l'allemand de Marie de Lindenmann).

Pour comprendre ce qui suit, nous devons prier nos lecteurs de vouloir bien se transporter en Allemagne, comme qui dirait dans la vallée du Necker, c'est-à-dire un pays de collines, avec un climat assez doux, et quelque chose qui inspire la rêverie. A mi-côte d'une grande colline, en partie boisée, voilà un château, ou, tout au moins, l'habitation d'un grand propriétaire, M. de B., député aux Etats généraux du pays. Nous sommes entre mai et juin, dans la matinée et sur une véranda. Comme cela se voit un peu dans tous les pays, Mme de B. est occupée à faire un petit sermon à Mlle sa fille, qui paraît fort peu disposée à en tenir compte.

« Montre-toi donc un peu raisonnable, chère Hélène, tu sais que ton père et moi ne désirons que ton bonheur. » La jeune fille à qui s'adressaient ces douces paroles avait laissé tomber son ouvrage à terre, et, toute pensive, jouait avec une petite branche de vigne, au bord de la véranda. A cette branche brillait des gouttes qui, sans l'heure avancée de la matinée, eussent pu être prises pour de la rosée, c'étaient des larmes tombées des yeux d'Hélène. Pendant ce temps-là, le père de la jeune fille se promenait dans la grande allée de châtaigniers qui allait de la maison à la grille d'entrée de la propriété ; armé d'une vaste pipe d'écume, il lançait vers le ciel de grosses bouffées de fumée aromatique.

Madame de B., voyant qu'Hélène pleurait, poursuivit : « Nous n'avons nullement l'intention de te faire épouser par contrainte le baron de Bendorf. Si tu ne te sens pas d'inclination pour lui, tout est dit, nous n'insisterons pas. Cependant je dois te rappeler que feu le père du jeune homme était lié d'étroite amitié avec le tien, et que leur vœu a toujours été l'union de leurs enfants. Maintenant tu es grande fille et le jeune baron de Bendorf vient d'achever ses études. Sa mère n'a pas de désir plus ardent que de vous voir unis ensemble, elle t'aime déjà comme sa fille, et puis nous resterions tous ensemble... nos propriétés se touchent. » — « La baronne ! dit Hélène, en faisant la moue, s'il ne s'agissait que d'épouser cette bonne vieille dame, j'y consentirais de tout mon cœur, mais quand à Monsieur son fils, non ! »

— Mais chère Hélène, on ne te demande point de l'épouser là, de butte en blanc, et sans autres, on ne pense même nullement à te l'imposer, mais enfin tu conviendras que la fille unique de M. de B., grand propriétaire, député aux Etats généraux, toi à qui nous avons fait donner une bonne éducation, tu peux, tu dois faire les honneurs de la maison, quand il nous vient des visites ; et, sachant combien ton père tient à cette alliance, lui qui est si bon pour toi, tu dois, du moins, apprendre à connaître le jeune homme. Voilà trois ans que tu es revenue du pensionnat, et, quand des Messieurs viennent nous rendre visite, tu t'enfuis comme une biche effarouchée, ou tu gardes le silence ; tu as l'air niais et embarrassé.....

— Mais, chère maman, ces messieurs sont horribles.

— Horribles ! des jeunes gens accomplis ! mais Hélène, sais-tu bien que ce qu'il y a d'horrible, c'est qu'une demoiselle de ton rang et de ton éducation ne sache pas même re-

cevoir des visites, et n'ait pas même les grâces et le naturel de la moindre de nos jeunes paysannes.....

Madame de B. en était là, dans ses remontrances, lorsqu'une voix, pleine de franchise et de bonne humeur, se fit entendre derrière elle : « Voilà ce que j'appelle faire une surprise à mes amis ! » et au même instant apparut, sur la véranda, une dame d'un certain embonpoint, joues colorées et dont tous les traits respiraient, à la fois, la joie et le bonheur. Cette dame jouissait avec délices de la liberté des champs, elle portait son chapeau à son bras, abandonnant à la brise du matin sa belle chevelure, recouverte seulement d'un bonnet à larges rubans. Elle embrassa cordialement Mme de B. qui le lui rendit avec usure, et qui, dans sa vigoureuse accolade, jetant un coup d'œil par dessus les vastes épaules de son amie, aperçut derrière elle un jeune homme qui avait la contenance aussi timide qu'embarrassée. Il était joli de visage, quoique un peu basané par le soleil ; il avait une expression de parfaite franchise, et trahissait, par un certain laisser-aller, le peu de plaisir qu'il éprouvait à être présenté à la maison de B. Il jouait avec le parasol de sa mère, sans avoir l'air de se soucier beaucoup de ce qui se passait autour de lui. — « Nous avons trouvé la porte de votre prairie ouverte, et nous avons profité de cette bonne aubaine, pour tirer au plus court à travers champs,..... mais avant tout, permettez-moi de vous présenter mon fils. »

La fastidieuse cérémonie de présentation allait commencer avec ses révérences, ses compliments, etc., etc., quand la brusque arrivée de M. de B. applanit, d'un seul coup, toutes les formules cérémonielles de l'étiquette. « Ah ! te voilà, mon garçon ! s'écria-t-il en prenant le jeune homme dans ses bras ; sois le bien venu, sans autres, enfant chéri, fils de mon meilleur ami. Il n'est parbleu pas besoin de présentation, tu es toujours le bien-venu, quoique tu aies été absent une dixaine d'années. »

Le jeune homme bien visiblement soulagé par ce coup de temps, exprima, en peu de mots bien sentis, toute sa reconnaissance à M. de B. Débarrassé de cérémonies et d'étiquettes, il entra tout bonnement en conversation avec M. de B., tandis que nos dames s'entretenaient, non moins vivement, de leur côté. Cependant la baronne de Bendorf éprouvait une impatience croissante ; il lui tardait de présenter Hélène, sa favorite, à Hermann ; elle cherchait des yeux, à droite, à gauche ; enfin, n'y pouvant plus tenir, elle s'écria : Mais, où donc Hélène se tient-elle ? — Je ne sais, répondit Mme de B., avec quelque embarras, on ne l'a probablement pas informée que vous êtes là.

A proprement parler, le plan de mariage avait été remis sur le tapis par les deux dames, qui avaient arrangé entr'elles tout un petit roman, et qui avaient préparé la mise en scène, les péripéties et le dénouement. Puis elles s'étaient juré qu'on ne parlerait de tout cela à âme qui vive. Toutefois Mme de B., sans divulguer les détails, en avait parlé en gros avec son mari. Celui-ci, moins romanesque, avait insinué qu'il serait bon, avant toutes choses, de sonder les idées des jeunes gens, et notament d'Hélène. Il en était résulté que, contrairement à ce qui avait été convenu, mais néanmoins avec le consentement de M. de B., il avait été fait à Hélène des ouvertures qui, nous venons de le voir, avaient été mal reçues. De son côté Mme la baronne de Bendorf, toute pleine de ses coups de théâtre, n'avait pu se retenir chemin faisant de souffler quelques mots de ses projets à son fils Hermann ; le jeune homme lui avait déclaré qu'il ne songeait nullement à se mettre en ménage pour le moment, et, qu'en tout cas, si jamais la fantaisie lui en prenait, il consulterait les inclinations de son cœur, et non les convenances de famille, de rang et de fortune.

Battue de ce côté-là, Mme la baronne n'avait plus qu'une carte dans son jeu, c'était l'impression qu'elle ne doutait pas qu'Hélène ferait sur Hermann. Mme de B..., dans son embarras, se hâta d'appeler : « Hélène ! Hélène ! » mais elle eut sur-le-champ lieu de s'en repentir. Hélène, roulée dans un drap de lit et affublée d'un vaste bonnet de nuit, qui lui descendait jusque sur le nez, apparut à une fenêtre, en criant : « Je ne pouvais prévoir que tu aurais des visites ce matin, et je me suis mise à retourner les lits, comme tu me l'as ordonné. » C'était, d'un geste et d'un mot, étaler toute la prose de la vie de ménage dans toute sa vulgarité. L'effet du jeu d'Hélène fut décisif. Mme de B... n'osa plus lever les yeux. Quant à la baronne, sa figure s'allongea et prit quelque chose de sentencieux. La conversation se poursuivit avec embarras et sans entrain. Les deux dames avaient remarqué l'expression suprêmement satirique d'Hermann en voyant et entendant Hélène. — « La méchante enfant ! » soupira tout bas Mme de B..., « elle met tous ses soins à lui déplaire. Je n'y conçois rien, c'est une excellente enfant, et voilà bien la première fois que je la trouve récalcitrante. »

Restait à examiner le visage du papa ; Mme de B... ne le fit qu'en tremblant, elle s'attendait à y trouver l'expression du dépit concentré. Quelle ne fut pas sa surprise de trouver son mari gai et dispos. Absorbé par sa conversation avec Hermann, il n'avait rien observé. Hermann est un jeune homme accompli ! s'écria-t-il, lorsque la baronne et son fils furent loin. Il a beaucoup observé et beaucoup appris dans ses voyages. Si mon vieil ami le voyait, il en serait ravi. Et dire que ma petite espiègle d'Hélène n'a pas voulu se montrer. Au reste, c'est parfaitement égal. Je dirai même : c'est très bon. J'aime beaucoup cette renitence de fille effarouchée. Elle ne manquera pas de faire, dans son imagination, d'Hermann un monstre en toutes formes, et puis, quand elle le verra, car enfin il faudra bien qu'ils finissent par se rencontrer, elle en sera éprise à première vue.

— Mais, objecta Mme de B..., si Hélène ne lui plaisait pas ?

Hélène ne pas plaire ! c'est impossible. Hermann ne pourra pas plus lui résister qu'un voyageur fatigué, suant et altéré, ne peut refuser un plat de beaux fruits, bien frais et bien savoureux.

Mme de B... ne répondit rien. Elle se sentait trop heureuse de voir la tempête qu'elle redoutait passer loin d'elle. Restait encore quelqu'un d'embarrassé, c'était Hélène qui sentait parfaitement que son escapade, après les exhortations que sa mère lui avait adressées, était inqualifiable. Aussi se garda-t-elle bien, le reste du jour, de se trouver en tête à tête avec elle. En revanche, elle affecta d'entourer son père, de le cajoler, de le maintenir en bonne humeur. Grâces à cette double manœuvre, elle échappa à une fameuse mercuriale que madame sa mère lui eût adressée sur un ton plus accentué que les exhortations du matin.

Le lendemain, le ciel promettait une belle journée. Sur la terre, en revanche, de noirs nuages s'amoncelaient sur le front et autour des sourcils de Mme de B..., ce qui, dans nos montagnes, est regardé comme le signe précurseur de l'orage. Aussi Hélène se tint-elle à respectable distance de madame sa mère. Il y aurait eu, quelques heures plus tard, un refuge assuré auprès de papa, mais, pour le moment, inutile d'y songer. En effet, selon sa coutume sacramentelle, papa, enveloppé de sa robe de chambre, étendu sur son divan, muni d'une pile de journaux qu'il lisait ponctuellement d'un bout à l'autre, proportionnant la grandeur des bouffées de sa pipe d'écume à l'importance des idées qui lui entraient dans le cerveau, était parfaitement inabordable. En cet état de choses, Hélène se coiffa d'un chapeau rond, dit à la bergère, se munit d'un panier, se glissa vers la porte du jardin qu'elle allait franchir, lorsque la voix de Mme de B... l'arrêta tout net par un « Où vas-tu Hélène ? »

— Je vais dans la forêt, en dessus des vignes, cueillir des fraises ; elles sont du plus beau rouge, et papa en aura pour son dîner.

Monsieur de B... qui achevait justement de lire son dernier journal, attrapa, au bond, la réponse d'Hélène, et lui cria depuis sa fenêtre : « C'est bien, chère enfant, tu as raison d'aller de bon matin pour échapper à la chaleur du gros du jour, »

Autorisée ainsi par son père, dont l'intervention avait détourné un orage, Hélène, soulagée d'un grand poids, s'élança légère sur le sentier.

(La suite au prochain No)

L. Monnet. — S. Cuénoud.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.